

# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° - INV. 34-14

## PAS DE SCIENCE SANS CONSCIENCE



Il n'y a jamais de repos sur terre et à peine un péril est-il conjuré qu'un autre paraît à l'horizon. L'humanité sort d'un effroyable génocide, et voilà qu'on lui prépare des lendemains inquiétants. La science n'a pas seulement trouvé le moyen de détruire l'univers, elle approche du point critique où elle pourra transformer l'homme.

Elle est parvenue en effet à découvrir la formule de l'hérédité. De là à agir sur les structures complexes qui la régissent, il n'y a qu'un pas. A priori, on ne verrait pas d'inconvénients à ce qu'on parvienne à obtenir des individus plus intelligents, plus capables et plus vertueux. Mais l'inquiétude nous saisit dès que nous nous demandons qui sera chargé de déterminer les caractéristiques de l'homme idéal. Comment, par exemple, empêcher des savants subjugés par un Hitler de fabriquer en série des sujets dépourvus de la « case » du scrupule et de celle de la pitié ?

La nature a tiré l'être humain à un exemplaire unique, et ce n'est pas sans raison. « Si une population n'était faite que d'individus tous pareils, nous explique Jean Rostand, elle risquerait de périr tout entière sous l'effet d'un changement du milieu externe qui leur fut par trop contraire. Mais, du fait de leur variété, il y a des chances pour certains d'entre eux de survivre et de produire une lignée mieux adaptée aux nouvelles circonstances ».

Mais un être humain qui vit avec un organe tiré d'un autre individu conserve-t-il toute sa singularité ? Un leucémique, par exemple, dont la moelle osseuse a été remplacée par celle de plusieurs donneurs, fabrique désormais un sang différent. Sa personnalité n'en subit-elle pas une altération même minime ?

La question deviendrait beaucoup plus grave si jamais on réussissait la greffe du cerveau et plus généra-

Suite page 2

## Mère Marie (1891 - 1945)

*Ce ne sont pas les circonstances, mais nous-mêmes, qui ferons de notre mort une mort pleinement consentie.*

Dietrich BONHOEFFER.

Cette parole triomphante du pasteur luthérien allemand Dietrich Bonhoeffer, pendu au camp de Flossenbürg, le 9 avril 1945 pour sa résistance au nazisme, Mère Marie, religieuse orthodoxe russe aurait pu l'écrire. Gazée à Ravensbrück, probablement le Vendredi Saint, comme cette autre religieuse, catholique et française, Mère Elisabeth, elle n'a pas subi sa mort, mais donné sa vie. Il est temps pour nous de porter témoignage, non seulement des crimes nazis, mais aussi des oblations volontaires qui ont répondu à ces crimes et qui font — c'est du moins ma conviction — que, même dans l'univers concentrationnaire, le mal ne l'a pas emporté !

Si beaucoup d'entre nous se souviennent de Mère Marie, car elle frappait autant par sa rayonnante charité que par l'originalité de toute sa personne et par ses dons artistiques et littéraires, peut-être ignorent-elles la courbe d'une vie qui a fait de cette petite fille heureuse dans la grande maison familiale au bord de la mer Noire, une jeune socialiste révolutionnaire, puis une religieuse héroïque vouée au service des plus pauvres après avoir été mariée deux fois, divorcée et mère de trois enfants !

Et cependant, dans cette existence apparemment pleine de contradictions, quelle logique implacable ! Celle de l'amour qui l'arrache avec ses exigences à toute espèce de sécurité, de confort, pour la jeter avec une sorte d'avidité dans le don complet d'elle-même. Il y a le même désintéressement passionné chez la jeune femme qui décide de tuer Trotsky, après le coup d'Etat du 25 octobre 1917, parce qu'elle lui attribue la responsabilité de la terreur exercée par la Tcheka, et chez la religieuse qui, à Paris, cache, aide, nourrit des centaines de Juifs et réussit même à faire évader quatre petits enfants du Vélodrome d'Hiver, en juillet 1942, après les avoir cachés dans des poubelles.

Les parents d'Elisabeth Pilenko (nom de naissance de Mère Marie) étaient des notables des environs d'Anapa sur la côte nord-est de la mer Noire. Dans la maison longue et basse, entourée de vignes et d'un grand domaine fertile qui descendait jusqu'au rivage, Elisabeth — Lisa pour ses proches — et son frère Mitia ont

passé une enfance heureuse. Youri, leur père, fils d'un général de Cosaques, avait épousé une descendante du gouverneur de la Bastille, massacré le 14 juillet 1789 : Sophie Delaunay.

Lisa a treize ans quand ont lieu les révoltes et les répressions sanglantes de 1905 comme la mutinerie du cuirassé *Potemkine*. Son père dirige alors à Yalta une école de viticulture, dont les élèves adhèrent aux idées révolutionnaires, et lui-même — d'esprit libéral et généreux — les défend contre la police et les violences des « Centaines Noires ». Lisa, en l'absence de son père, prévient une perquisition dans l'école : c'est son premier acte de « résistance ». Mais la mort de Youri Pilenko, atteint prématurément par les événements qui frappent la Russie, est un drame pour elle. Révoltée contre le monde tel qu'il est et contre Dieu, elle écrit « qu'on ne trouve sur terre que méchanceté, chagrin et injustice ». M<sup>me</sup> Pilenko vient alors habiter Saint-Petersbourg avec ses deux enfants, qui doivent poursuivre leurs études.

« Ce fut la période la plus affreusement triste de ma vie, dit plus tard Mère Marie. Mon âme aspirait à quelque chose d'héroïque. J'aurais voulu périr pour toutes les déficiences du monde. » En fait, Lisa semble déchirée par toutes sortes d'aspirations confuses et contradictoires. Avec la même ardeur passionnée elle lit, étudie, écrit des poèmes, mais aussi s'intéresse aux idées politiques et religieuses que l'on discute autour d'elle à l'Université. C'est là qu'elle rencontre Dimitri Kouzmine-Karavaïev, président de l'Association des étudiants. D'une famille bourgeoise comme elle, comme elle aussi d'idées socialistes et fréquentant les cercles littéraires d'avant-garde, il paraissait désabusé et mélancolique. A dix-huit ans, Lisa l'épousa « pour lui donner une discipline de travail et le sauver ». (\*)

Ce mariage ne l'empêche ni de poursuivre ses études — elle est la première femme orthodoxe à obtenir l'autorisation de suivre des cours de théologie à l'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg — ni de continuer son activité « au service du peuple ». Elle rêve de s'identifier aux plus humbles, donne des cours du soir dans une usine et adhère en 1917 au parti socialiste-révolution-

(\*) Après son divorce, Dimitri Kouzmine-Karavaïev émigra en France, devint catholique, puis fut ordonné prêtre.



naire, héritier de la tradition russe d'idéalisme humanitaire. Ses amis sont des poètes : André Biély, Alexis Tolstoï, surtout Alexandre Blok, pour lequel elle éprouve un sentiment plus passionné, en même temps que quasi-maternel. Et aussi des philosophes comme Nicolas Berdiaev rencontré souvent à « La Tour », appartement de l'écrivain Ivanov, proche du Palais de Tauride et dont le toit en forme de coupole domine la Douma. Lisa et son mari y passent des nuits entières dans la fumée opaque des cigarettes (on va voir l'aube se lever sur la coupole après qu'on a apporté rituellement les œufs sur le plat et le dernier samovar !), discutant indéfiniment de l'existence de Dieu et de la nécessité de la révolution. « Nous ne vivions pas, a écrit Lisa, mais jouissions de ce qu'il y a de plus raffiné dans la vie... Nous étions cyniques et impudiques, mais inconsistants et inagissants dans l'existence même... Nous lançions courageusement des ponts sur l'avenir. En même temps cette profondeur et ce courage s'associaient à une sorte de déclin, à l'esprit de la mort, au sentiment de caractère spectral, éphémère de toute chose. Nous vivions le dernier acte de la tragédie, la rupture entre le peuple et l'intelligentsia. »

Pendant ce temps, Lisa en est très consciente, la révolution se prépare, et Lénine et Trotsky se préoccupent des moyens de la faire aboutir. Il faut, pense-t-elle, être prêt au sacrifice suprême. Ces intellectuels « étaient incapables de comprendre que, mourir pour la révolution, cela signifie sentir la corde autour de son cou, laisser pour de bon la vie derrière soi, par une aube grise et endormie, mourir réellement, physiquement ».

Aussi, quand surviennent la guerre et la révolution, Lisa milite-t-elle dans le parti socialiste-révolutionnaire qui jouera un rôle important sous Kérénsky. De cette époque elle nous a parlé plusieurs fois à Ravensbrück, et ses portraits des principaux leaders de la révolution sont gravés dans nos mémoires. Elle a assisté avec angoisse à l'éviction des modérés, au coup d'État du 25 octobre 1917, (comme déléguée d'Anapa, elle faisait partie du Congrès pan-russe des Soviets), au début de la « terreur rouge » (c'est alors qu'elle veut tuer Trotsky). Ses amis cherchent à l'éloigner de Pétrograd ; ils y réussissent. A la fin de 1917, elle rejoint — après un terrible voyage où elle a failli être fusillée par les gardes bolchéviks — la maison familiale d'Anapa.

Elle y retrouve sa mère et sa petite fille Gaïana, âgée de 4 ans (elle a divorcé d'avec Dimitri). C'est la dernière période de sa vie politique. Lisa est élue maire de sa ville en pleine guerre civile, partageant le pouvoir avec le soviet local, et doit défendre la population — elle y réussit — contre une écrasante contribution de guerre exigée par les marins révolutionnaires. Anapa tombant à la fin de 1918 aux mains des Blancs, Lisa est arrêtée, inculpée de collaboration avec les bolchéviks. Le président de la Chambre cosaque qui la juge est un géant, ancien instituteur : Danilo Skobtzov. Non seulement Lisa n'est condamnée qu'à deux semaines de prison, mais quelques jours plus tard elle épouse le président du tribunal !

C'est avec lui, avec le petit Youri qu'elle a mis au monde à Tiflis en 1920, avec sa mère et sa fille Gaïana que Lisa quitte « provisoirement » la Russie au moment de la débâcle de l'armée Wrangel. Elle ne reverra plus jamais son pays. Seule, Gaïana y rentrera beaucoup plus tard, jeune femme, avec son mari, et ce sera pour y mourir, en 1935, d'une fièvre typhoïde.

A Constantinople, Lisa met au monde

sa deuxième fille, Anastasia. En 1922, toute la famille Skobtzov et M<sup>me</sup> Sophie Pilenko s'établissent à Paris, partageant les privations et les difficultés de leurs compatriotes. Danilo Skobtzov est chauffeur de taxi, Lisa fait des travaux de broderie. Il semble que la vie personnelle du couple ne soit pas très heureuse ; sans qu'il y ait divorce, les époux se séparent. La mort de la petite Anastasia, en 1924, est à la fois pour sa mère une atroce épreuve et une « visitation du Seigneur ».

Quel a été jusque là l'initier spirituel de celle qui deviendra bientôt Mère Marie ? On le devine à travers quelques-uns de ses écrits. Elle cherche Dieu aussi passionnément qu'elle se donne aux autres. Pendant son action révolutionnaire, elle a nié Dieu, mais s'est apitoyée sur le Christ : « Lui aussi mourut, Il saigna, Il fut souffleté... Nous effleurons légèrement ses blessures sans être brûlés par son sang ». Mais son sang, ses blessures ne cesseront de s'imprimer de plus en plus profondément dans l'âme de Lisa, jusqu'à faire d'elle cette image du Christ que deviennent les saints et les martyrs. Quelques mois plus tard, elle écrit à sa mère : « J'ai acheté un gros tuyau de plomb, je l'ai aplati avec un marteau et je le porte sous ma robe comme une ceinture. Tout cela pour trouver le Christ, pour l'obliger à se révéler, à m'aider... Non, simplement, à me faire savoir s'il existe. »

Ce Christ qu'elle cherche, elle l'a déjà trouvé sans le savoir, et c'est au chevet de sa petite fille qui agonise interminablement d'une méningite, que Lisa, dans la douleur, découvre enfin sa voie.

« Au côté de Nastia, a-t-elle écrit, je sentis que ma vie, mon âme avaient toujours suivi des chemins étroits, bornés... J'aspirai à m'engager dans une autre voie, plus large, plus claire... Quoi qu'on pense, il n'existe pas de paroles plus grandes que « Aimez-vous les uns les autres ». Croyez en ces paroles, et toute votre vie en sera éclairée. »

Et elle y croit. Elle prend en charge



## PAS DE SCIENCE SANS CONSCIENCE

(Suite de la page 1)

lement de tout tissu nerveux. Or, on a déjà réalisé des greffes de cerveau embryonnaire chez des volailles. Sans aller jusqu'à imaginer le remplacement d'un cerveau malade par un cerveau électronique, on sait que les traitements hormonaux, la chirurgie et la chimie parviennent déjà à modifier la personnalité. Ce serait bien d'abolir la fatigue et l'angoisse, mais ne ressent-on pas un malaise à l'idée qu'on pourra couper votre chagrin comme on coupe une grippe ou vous injecter les mathématiques comme on injecte un virus ?

La chirurgie réparatrice nous apporte un secours précieux, mais ses exploits sont impressionnants : squelettes artificiels, cornées et trachées en plastique, valvules cardiaques en métal, etc. La réanimation a fait de tel progrès qu'on peut presque espérer arriver à « ressusciter » un être humain. Peut-être aussi à le congeler pendant plusieurs années en attendant la découverte d'une nouvelle thérapeutique. Que de problèmes juridiques et moraux cela posera alors ! L'héritage du « surgelé » sera-t-il bloqué pendant X années. Une femme ainsi abandonnée pour le reste de sa vie par son mari ne pourra-t-elle jamais se remarier ?

Même si on ne se lance pas dans des suppositions encore arbitraires, les perspectives ouvertes par l'insémination artificielle sont troublantes. Savez-vous que récemment, pour transporter d'Allemagne aux Etats-Unis les embryons de 100 moutons sélectionnés, on les a tous placés dans l'utérus d'une lapine et, à l'arrivée, on les a implantés dans l'utérus de 100 brebis. Manière économique de faire voyager tout un troupeau. On a réussi à faire vivre — peu de temps il est vrai — un embryon humain en milieu artificiel. Avec le progrès, verrons-nous les femmes aller dans un magasin acheter un embryon congelé en se fiant aux caractéristiques figurant sur le sachet, puis le faire planter en elles ou pousser en milieu artificiel au choix ?

Ce n'est pas une plaisanterie. A tel point qu'un certain nombre de savants français se sont émus des possibilités démesurées qui s'offrent à la science et qu'ils ont fondé avec des sociologues, des économistes, des juristes et des éducateurs, un « Institut de la vie » afin de préserver l'homme de la dénaturation à laquelle l'exposent non seulement son milieu, mais surtout lui-même « si sa conscience ne grandit pas dans la même proportion que sa connaissance ».

La conscience. Nous voilà revenus à cet éternel rempart de l'esprit. Que seraient en effet la puissance, l'efficacité, le bien-être matériel, le savoir même, si nous devions les payer de la dégradation de la personne humaine ?

J. RAMEIL.

Icône peinte et brodée par Mère Marie pour la chapelle de la rue Lourmel.



dans le mouvement des étudiants chrétiens russes les plus déracinés, les épaves.

*Va vivre au milieu des vagabonds et des pauvres,*

*Entre eux et toi, entre le monde et moi,*

*Notre un lien que rien ne pourra rompre (\*).*

Quelques années plus tard, en mars 1932, la profession monastique de Lisa est reçue par le métropolite Euloge dans l'église de l'Institut Saint-Serge à Paris. La forme de vie religieuse à laquelle Mère Marie se sent appelée est celle d'un monachisme ouvert au monde et apportant, surtout aux plus misérables, le témoignage de l'amour absolu. La maison de la rue de Lourmel (au 77) où siège l'Action orthodoxe qu'elle a fondée est en quelque sorte une « fraternité ». Les malheureux y côtoient des prêtres, des écrivains, des philosophes. Mère Marie va chaque jour aux Halles pour approvisionner tout son monde, quémendant auprès des commerçants. On y connaît son costume insolite de moniale orthodoxe, ses gros souliers, mais aussi son sourire de bonté inépuisable.

A Ravensbrück, Mère Marie m'a raconté un souvenir de cette époque. Parmi les nombreuses visites qu'attirait rue de Lourmel sa personnalité rayonnante, il y eut un jour Trotsky. Après avoir évoqué les luttes et les oppositions de naguère, puis l'avenir, que Trotsky voyait très sombre, avec la guerre imminente : « Tu devrais venir dans le Nouveau Monde, dit-il à Mère Marie, sinon tu n'échapperas pas à l'emprisonnement et à la mort ». Et, comme elle lui répondait en souriant que rien d'autre ne comptait désormais que le service des pauvres et la volonté de Dieu, il la supplia une dernière fois : « Dis-moi si en souvenir du passé je puis faire encore quelque chose pour toi. »

« Eh bien ! Va payer la note du charbonnier, répondit-elle ». Et Trotsky paya une note en effet considérable, car Mère Marie prenait souvent à crédit de quoi chauffer de pauvres gens, autres que ceux de la rue de Lourmel. « Dieu l'a sauvé à cause du charbon » ajoutait-elle avec malice, se souvenant de ses propres projets pendant la révolution.

Comment, au milieu de cette existence constamment vouée aux autres, sans cesse dérangée, trouvait-elle le moyen d'écrire ces admirables poèmes qui sont pour nous le plus précieux témoignage de sa vie intérieure ? Certains ont des accents de prémonition assez surprenants :

*...Là-bas la chair de la terre  
Se consume dans un feu noir.  
Dans le ciel, leur d'incendie,  
Cratère que voile un nuage  
Ecoutez mes amis, mes frères,  
Mon âme, mon âme brûlera.*

Ou celui-ci, qui évoque encore sa fin par le feu :

*Mon bûcher brûlera  
...sur une terre étrangère.  
Des branches mortes monte une mince  
Le feu apparaît à mes pieds, [fumée,  
Le chant funèbre devient plus fort.  
Mais la ténèbre n'est pas mort ni vide,  
En elle se dessine la Croix.  
Ma fin, ma fin consumée.*

Mère Marie ne faisait pas qu'écrire des poèmes et de très beaux textes d'inspiration plus théologique (\*\*), elle peignait comme elle avait peint naguère à Saint-Petersbourg. C'était les mêmes dons artistiques, la même passion, la même force

qui animaient la jeune intellectuelle de « La Tour » décrite par Ilya Ehrenbourg (\*), mais l'unité s'était faite dans son âme indomptable.

Dès le début de l'occupation allemande, Mère Marie ne se contenta plus de recueillir les chômeurs et les malades russes sortis des hôpitaux psychiatriques, elle accepte de cacher ceux qui sont traqués par la Gestapo et en particulier les Juifs. Depuis 1939, le desservant de la chapelle de la rue de Lourmel était un jeune prêtre dont la spiritualité profonde, la volonté de sacrifice et la générosité de cœur étaient à l'unisson de ceux de la Mère Marie : le Père Dimitri Klepinine.

Ensemble, ils poursuivront leur action jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés, ainsi que Youri, le fils de Mère Marie (\*\*). Mais que de Juifs ils auront sauvés ! Faux certificats de baptême chrétien donné par le Père Dimitri, faux papiers d'identité, vêtements, nourriture, cachettes... Mère Marie cache aussi des prisonniers de guerre russe évadés, des résistants français et russes. Elle est en contact avec plusieurs d'entre eux : Jacques Rabino-



vitch, Serge Svern, David Rapaport, Boris Vildé. Avec quelle joie ne ferait-elle pas partie de la résistance militaire si ses amis ne lui faisaient pas observer qu'elle porte suffisamment de responsabilités !

Le 8 février 1943, la Gestapo vient l'arrêter. Elle est absente, mais revient volontairement rue de Lourmel. A sa mère, M<sup>me</sup> Sophie Pilenko (\*\*\*), l'agent du S.D. qui dirige l'opération crie : « Vous ne reverrez jamais votre fille ! » Quelque temps auparavant, Mère Marie a écrit : « Je suis Ton message. Jette-moi comme une torche dans la nuit. Que tous voient, que tous apprennent ce que Tu demandes aux humains, quelle sorte de Tes serviteurs Tu envoies au sacrifice. »

(\*) Les Années et les Hommes, par Ilya Ehrenbourg. (Gallimard).

(\*\*) Le Père Dimitri Klepinine mourut à Dora le 11 février 1945. Youri quitta Dora un peu plus tard. On le vit monter dans un camion, puis il disparut.

(\*\*\*) Elle est morte, très âgée, il y a environ trois ans.

Après plusieurs mois passés à Romainville, Mère Marie est déportée à Ravensbrück à la fin d'avril 1943. Ce que fut sa vie au bloc 27, nous le savons toutes. Ses camarades l'entourent de respect. Elle parvient encore à peindre, entre autres une émouvante icône de la Vierge qui tient dans ses bras Jésus crucifié. Le jour de Pâques 1944, les fenêtres de sa baraque sont décorées par elle d'étonnantes découpages en papier. Sur sa paillasse, elle tient de véritables petits cercles où elle parle de la révolution russe, du communisme, de ses expériences politiques et sociales et parfois, plus profondément, de son expérience religieuse. Dans un Manuel du chrétien qu'une de nos camarades a pu sauver de la fouille, Mère Marie lit un passage des Evangiles ou d'une Epître. Elle le médite en quelques mots.

Près d'elle, nous prions et chantons parfois, *mezzo voce*. Ces réunions qui nous ont laissé un souvenir inoubliable ont lieu souvent dans d'autres blocs, où il est plus facile de se cacher, ou dans une allée du camp, près du mur d'enceinte, tandis que l'une de nous fait le guet. Mère Marie va souvent au bloc des « soldats » russes, qui l'accueillent avec affection. Elle nous parle avec admiration de leur courage. Retrouve-t-elle dans ces jeunes visages celui de sa fille Gaïana, qui a voulu retourner en Russie après avoir épousé un étudiant soviétique et qui y est morte ?

Quand vint le cauchemar des derniers mois, je fus définitivement séparée de Mère Marie. Je n'appris qu'à mon retour, avec une grande douleur, sa mort dans la chambre à gaz de Ravensbrück. D'après plusieurs témoignages de nos camarades et surtout celui de Jacqueline Péry (\*), elle atteignit la limite extrême de ses forces au début de 1945.

« Toujours couchée entre les appels, ne parlant plus ou presque plus, elle s'absorbait dans une méditation sans fin... Son visage était impressionnant à regarder, non pas à cause des traits ravagés — car nous étions habituées à ce spectacle — mais de l'expression concentrée de terrible souffrance intime qu'il reflétait. Il portait déjà les stigmates de la mort. Cependant Mère Marie ne se plaignait pas. Elle gardait les yeux clos et semblait en état d'oraison. C'était, je crois, son Jardin des Oliviers. »

(\*) Cité dans *One, of Great Price*, de Serge Hackel, paru à Londres chez Darton, Longman et Todd.



David et Bethsabée, broderie de Mère Marie, actuellement au Monastère Saint-Jean-Baptiste, dans l'Essex.

(\*) Mère Marie : Stikhi (Poèmes). Paris, 1949.

(\*\*) Le Second Commandement de l'Evangile (article). Le Jour du Saint Esprit (poème écrit le jour de la Pentecôte 1942).



# "Les Françaises à Ravensbrück" devant la critique

Plus de 20 journaux et magazines ont annoncé en termes élogieux la sortie de notre livre. Rémy Roure, à l'occasion du 11 novembre, écrivait dans *Le Figaro* :

L'ouvrage est une œuvre collective, ses auteurs sont d'anciennes déportées miraculeusement revenues... Leurs noms importeraient peu si l'on ne notait péle-mêle dans le comité de rédaction — que dirigeait Marie-José Chombart de Lauwe — Geneviève Anthonioz de Gaulle et Marie-Claude Vaillant-Couturier, Rose Guérin et Germaine Tillion. Autrement dit, la plus large palette politique qui se puisse imaginer au-delà de querelles qui, dès lors, apparaissent bien petites en regard de l'événement qui fait l'objet de leur publication collective...

La méthode utilisée est scientifique : chaque pièce du dossier a été passée au crible de la critique et de la mémoire. Tout ce qui n'était pas sûr a été écarté. Tout ce qui est publié a été vérifié.

Le Monde, de son côté, souligne :

Au-delà des innombrables précisions données, au-delà du réalisme apporté à bien faire revivre les heures de souffrance, de misère et de mort, au-delà des chiffres qui situent l'étendue de la volonté d'extermination, au-delà même des pages bouleversantes sur les enfants, le livre n'entend pas être l'expression d'une « haine du peuple allemand ». Par ce qu'il rappelle, il entend seulement, mais fermement montrer que l'oubli ne peut être de mise.

Ce qui frappe dans ce document, remarque *Le Figaro* littéraire, c'est que l'intelligence et la raison forment constamment le contrepoint de la férocité, de la cruauté, de la bestialité.

Michèle Cotta, dans *L'Express*, indique :

La lecture, le dépouillement des 500

témoignages qui ont servi de base à l'ouvrage ont souvent empêché les rédactrices de dormir. Elles étaient restées de neuf mois à trois ans à Ravensbrück et elles ont mis cinq ans à réunir et à classer les pièces d'un dossier accablant.

Combat recommande de lire « ces documents qui nous accablent et cependant ne nous font pas perdre l'espoir ».

Les auteurs ont voulu réunir les témoignages des déportées, mais ce qu'elles ont cherché, c'est à faire la synthèse des faits indubitables. Elles n'ont rien donné ou presque rien au lyrisme de cette immense injustice. Elles ont rassemblé tout ce qu'elles savaient. Elles livrent sans cri, sans geste, ce document cruel.

Ce livre n'est pas un livre de vengeance, dit à son tour Yvon Hecht dans *Paris-Normandie*.

Il s'agit plutôt de protection contre des risques futurs. Témoins actuels des violences raciales de tout genre, ces survivantes de la mort y reconnaissent avec « une angoisse profonde les méthodes traditionnelles d'oppression ». C'est un document qu'elles ont établi pour « informer les jeunes générations des périls qui surgissent dès que les discriminations surgissent entre les hommes, dès que certains, se croyant supérieurs, commencent à en mépriser et à en maltraiter d'autres.

Ceux qui ont connu les camps dans leur propre chair, écrit Pierre Durant dans *L'Humanité*, ne liront pas ce livre... sans qu'un intolérable souvenir vienne éveiller leurs larmes. Ceux qui ne les ont pas connus apprendront jusqu'où peuvent aller la cruauté, la barbarie et aussi le courage, l'esprit de solidarité et de lutte...

Même émotion chez Daniel Mayer, dans *Témoignage chrétien* :

La vie quotidienne dans le camp, les tortures, les « morts sélectives »... sont décrites sans vaines phrases, sans grandiloquence, même sans haine : elles se suffisent à elle-mêmes. Elles sont à la limite de ce que l'être humain peut supporter...

Colère ou abattement s'empareront du lecteur. Qu'importe : il s'agit d'Histoire. Elle ne saurait donc être ignorée.

Au nombre des autres témoignages, que nous ne pouvons tous reproduire, citons : *Le Parisien libéré*, *France Nouvelle*, *La Voix*, *Essor*, qui remarque la « documentation exceptionnelle » de ce livre « pénible à lire », *L'Arche*, qui loue « la manière à la fois pudique et directe » avec laquelle les témoignages sont rendus, notre confrère italien *Il Mondo*, qui lui consacre trois colonnes, *L'Observateur du Moyen-Orient* et de l'Afrique qui, tout en insistant sur la nécessité de se montrer vigilant à l'égard du racisme, remarque :

A ceux qui préconisent de tirer un trait sur le passé et de rétablir des liens amicaux entre la France et l'Allemagne, l'Amicale de Ravensbrück et l'Association des Déportées et Internées de la Résistance font écho sans arrière-pensée, sans se prévaloir de leurs souffrances... Simplement, elles réclament des garanties au nom de celles qui sont mortes pour le rendre possible un jour.

Et le *Journal des Hauts-de-Seine* conclut :

Devant tant de générosité venant de femmes qui ont touché le fond de la détresse, on ne peut que s'incliner avec le plus profond respect.

## VIE DES SECTIONS

### SECTION PARISIENNE

Marguerite Billiard a, selon une fort agréable tradition, réuni les « Parisiennes » le 16 janvier au Cercle Militaire de la place Saint-Augustin.

A l'arbre de Noël des premiers temps de l'A.D.I.R. succède depuis quelques années une représentation qui plait autant aux parents qu'aux enfants.

Cette fois-ci, une animatrice pleine d'entrain a convié garçons et filles sur la scène. Ils nous ont montré la puissance de leur souffle en gonflant des ballons multicolores, leur rapidité et leur agilité en se ficelant mutuellement et en vidant des biberons de jus de fruit.

Ils ont aussi applaudi les jeux de fouet et de lasso et se sont émerveillés du prestidigitateur aux multiples cigarettes qui sortaient de leurs poches poussins, œufs, saucisses, pièces et mouchoirs.

Ils ont ri aux histoires qu'on leur a contées par le truchement de poupées animées, ils ont repris en chœur des chansons familières et joyeusement battu des mains avec les clowns qui ont, avec esprit, terminé cet aimable spectacle.

Avant le départ, chacun des petits a reçu son paquet de Noël, et cela nous a permis de refaire connaissance avec nos rejetons respectifs qui, d'une année sur l'autre, se transforment et qu'on n'ose reconnaître d'autant plus que dans bien des cas les petits-enfants ont remplacé les enfants.

Nos camarades, elles, ont apprécié autant que ces variétés le plaisir de la rencontre, qui reste, je crois, le bienfait de notre association.

Un grand merci aux artistes qui se donnent tant de mal, à la section parisienne ; à Marguerite et à son mari.

J. RICHET-SOUCHÈRE.

### SECTION DE METZ

Notre déjeuner annuel de décembre eut lieu cette année au Cercle des Officiers.

Depuis longtemps fixé au 5 décembre, il tombait malheureusement le jour des élections présidentielles, ce qui retint plusieurs camarades préposées aux urnes aussi bien que nos invitées de Paris.

Un menu des plus soignés réjouit fort les cinq Messieurs accompagnant aimablement leurs femmes, lesquelles bien sûr, apprécieraient vivement langouste, chevreuil et autres bonnes choses.

Bons vins, champagne, café fardèrent les visages des quinze personnes présentes, rejointes au dessert par une compagne de Jœuf. Tirage au sort traditionnel des cadeaux à échanger. On joua au loto un plat à tarte offert par la section et le sort fut bon qui récompensa l'auteur de la commande des liqueurs précédemment offertes.

C'est dans une excellente ambiance d'amitié vraie qu'eut lieu la séparation, date étant prise pour la Galette des Rois.

Dans son bloc, les sélections se succèdent. Pendant quelque temps, on réussit à la cacher. Elle reste silencieuse et calme. Mais le Vendredi Saint, le camp entier défile devant les S.S. au pas de course. Mère Marie prit-elle ou non la place d'une autre déportée ? Aucun témoignage ne le précise suffisamment et nous ignorons sans doute jusqu'au bout — comme nous l'ignorons pour tant de nos camarades — les derniers instants de sa vie terrestre. « Chacun mérite sa propre mort. » Celle de Mère Marie, qui avait tout donné d'elle-même aux autres, fut un sacrifice silencieux, humilié, comme celui de son Maître crucifié.

O mort, non, je ne t'ai pas aimée toi, J'ai aimé ce qui est vivant en ce monde

[L'éternité] avait-elle écrit dans l'un de ses derniers poèmes. Et ceci encore, qui résume tout, comme un dernier message à transmettre à son père spirituel (le Père Serge Boulgakov) :

« Voici mes dispositions : j'accepte pleinement la souffrance. Il doit en être ainsi. Et je veux accueillir la mort, si elle survient, comme une grâce d'En-Haut. »

G. ANTHONIOZ - DE GAULLE.

Les éléments de cet article m'ont été fournis par Mme Klepinine, veuve du Père Dimitri Klepinine (aumônier de l'Action orthodoxe), que je tiens à remercier tout particulièrement, et aussi par la revue *Contacts*, revue française de l'orthodoxie (n° 51) ainsi que par la Vie de Mère Marie, de T. Stratton Smith, parue aux Presses de la Cité.



# QUE PENSER DE LA NOUVELLE LOI SUR LES RÉGIMES MATRIMONIAUX ?

La réforme des régimes matrimoniaux est en vigueur depuis le 1<sup>er</sup> février 1966. Les uns la vantent avec enthousiasme ; d'autres la dénigrent.

## Que décide-t-elle ?

1. Elle déclare que, dans tous les cas, dorénavant, la femme pourra exercer librement sa profession et avoir un compte en banque ; qu'aucun des époux ne pourra disposer seul, sans le concours de l'autre, du logement commun et des meubles qui le garnissent.

Ces dispositions sont excellentes, remarquons-le tout de suite.

Mais, hélas ! le mari demeure « chef de famille » — celui qui choisit la résidence du ménage et dirige l'éducation des enfants.

Ces articles sont en contradiction avec l'évolution de nos mœurs et avec la Constitution, qui instaure l'égalité entre tous les citoyens.

2. Le régime légal de communauté pour les ménages mariés sans contrat — ils sont 80 % environ — est remplacé par le régime de communauté réduite aux acquêts.

Désormais, chaque époux administrera ses biens propres, ceux qui lui sont advenus grâce à un don des parents, ou par succession, ou par une indemnité après un accident.

Disons tout de suite que ces ménages sont la minorité, la plupart d'entre eux, en effet, n'ont pas de capitaux.

Par contre, c'est le mari qui administre la communauté, c'est-à-dire l'essentiel. La communauté se compose des meubles, des titres, du produit des économies, des gains, des revenus accumulés.

Cette restriction est regrettable. Si le mari, comme il arrive parfois, est dissipateur, prodigue ou incompetent, la femme verra fondre le résultat de ses efforts d'épargne et de travail !

Certes, s'il abuse de ses droits, il sera loisible à sa femme, en s'adressant au président du tribunal d'essayer de faire restreindre une capacité si mal employée ; mais cette intervention, souvent, sera tardive ; le mal aura été fait.

Si le mariage est dissous par suite du décès de son conjoint ou d'un divorce, la femme n'aura plus comme autrefois la possibilité de renoncer à la communauté et de conserver le produit de ses salaires,

« les biens réservés » comme le lui permettait la loi de 1907. Elle sera responsable pour moitié de dettes qu'elle n'aura ni contrôlées ni même connues, peut-être ! Si bien que, sans acquérir l'égalité, elle aura perdu d'importantes garanties.

En outre, jadis, l'hypothèque légale sur les immeubles de l'époux, que la femme possédait automatiquement avant 1955 et depuis cette date, après une inscription, est soumise à de nombreuses formalités. Il est probable qu'elle interviendra rarement. C'est encore une protection qui disparaît.

La perte de ces mesures de sauvegarde serait logique si la femme était vraiment l'égale de son mari, si elle administrait comme lui la communauté.

3. Toutefois, cette égalité est possible dès aujourd'hui, mais à condition de faire un contrat devant notaire et d'adopter soit la séparation de biens, soit la participation aux acquêts.

Dans ce régime, qui est nouveau et inspiré du droit suédois, chaque époux a la propriété de ses biens propres. Il en dispose, ainsi que de ses salaires et des économies qui en proviennent, et cela tant que dure l'union conjugale. Donc, *chacun est libre*. A la dissolution du mariage, les *acquêts* (tout ce qui a augmenté la fortune du ménage : les bénéfices, les économies, les produits du travail) sont partagés par parts égales entre les époux ou leurs ayants droit.

Ceci est équitable et correspond à la notion du mariage comme à nos traditions. Dans tous les pays, petit à petit, la femme n'est plus en tutelle.

Enfin, les époux mariés depuis deux ans au moins, avant le 1<sup>er</sup> février 1966, auront la possibilité de changer de régime, par déclaration devant notaire. Beaucoup, sans doute, useront de cette faculté.

M. KRAEMER-BACH.  
Avocat à la Cour.

## La jeunesse allemande découvre et s'émeut

L'hebdomadaire allemand *Die Zeit* des 3 et 10 décembre dernier, rapporte longuement les faits suivants :

En mars 1965, un jeune médecin allemand de 28 ans, le Dr Alfred Jahn, assistant à l'Institut de Physiologie de l'Université de Bonn, apprit, au hasard de la lecture d'un magazine, que le Pr Siegfried Ruff, Directeur de l'Institut de Médecine de l'Air à Bad Godesberg, s'était livré à des expériences criminelles sur des détenus, à Dachau, pendant la guerre.

Le Dr Jahn se procura les documents des procès des médecins à Nuremberg et découvrit avec horreur que le Pr Ruff figurait bien parmi les accusés. Il fut, en effet, non l'initiateur, mais l'un des trois techniciens des expériences des Hautes Altitudes. On ne peut prouver de façon formelle que les quelque 70 à 80 morts que firent ces atroces expériences furent les victimes directes de Ruff. Il affirma que « ses » sujets à lui survécurent. Malgré les lourdes charges qui pesaient sur lui, il fut acquitté.

Il demeure que Ruff n'a pas voulu poursuivre au-delà d'une pression de 12.000 mètres les expériences qu'il avait commencées sur lui-même et sur ses collaborateurs, et qu'il déplaça sa « chambre à basse pression » de Berlin à Dachau, pour faire sur des détenus des expériences qu'il jugeait trop dangereuses pour lui. Cela seul constitue un crime contre la médecine.

Le jeune Dr Jahn s'étonna qu'après ces révélations les autorités de l'Université ne réagissent en aucune façon. Il eut l'impression de se heurter à « un mur d'ouate ».

Au début de décembre, l'Assemblée des étudiants se réunit pour demander à la Faculté de Médecine si elle était au courant des expériences humaines du Dr Ruff et s'il avait bien la qualification morale et scientifique voulue pour enseigner la médecine.

La veille de ces débats au Parlement des étudiants, six organisations d'étudiants avaient adressé une « lettre ouverte » au recteur et au sénat de l'Université ainsi qu'à la Faculté de Médecine, demandant que leur soient communiquées les considérations qui avaient conduit à

la nomination du Dr Ruff à l'université de Bonn, car, d'après les documents du procès de Nuremberg, on pouvait se demander si la nomination du Dr Ruff correspondait bien aux normes que l'on est en droit d'attendre d'un professeur d'université.

Ruff présenta longuement sa défense dans la presse locale et blâma les organisations d'étudiants.

C'est ainsi que l'Université fut officiellement saisie et elle ne put plus continuer à faire la sourde oreille, car une voix autorisée du rectorat fit bientôt connaître que tous les documents disponibles allaient être examinés sans retard.

L'affaire en était là à la mi-janvier. Espérons que la saine réaction de la jeunesse viendra à bout des complicités larvées de l'âge mûr. En attendant, il est réconfortant pour nous de voir renaître dans la nouvelle génération le sens profond de l'éthique médicale, après que toutes barrières morales eurent été foulées aux pieds par les nazis, libérant chez les uns les instincts les plus bas de la bête humaine, anéantissant chez les autres (c'est le cas de Ruff) toute conscience de l'humain.

A. P.-V.

## SECTION DE METZ (Suite)

Le 8 janvier donc, chez la déléguée de section, quelques camarades se retrouvaient joyeusement. Madame Masini avait amené son tout petit garçon et les Reines, dont la fille de notre amie Allard, ne manquèrent pas de le couronner à sa visible satisfaction.

Malheureusement des absences étaient à déplorer par suite de maladie et nous souhaitons prompt guérison à toutes les handicapées. La déléguée va-t-elle devoir manger le gros gâteau gardé pour les hospitalisées que le verglas l'empêche d'aller voir ? Elle ne s'en plaindrait pas si, au lieu des 26 kg de son rapatriement, elle n'en accusait à présent 71, toujours pour 1,60 m.

M<sup>lle</sup> FRANÇOIS.

## CHRONIQUE DE FILM

### LA CAGE DE VERRE

Deux thèmes dans ce beau film, qui se passe en Israël : celui de la mémoire, celui de l'indifférence. La mémoire, c'est le héros, Pierre, qui l'incarne. Rescapé d'Auschwitz et obsédé par de terribles souvenirs, il est pris entre le désir d'oublier et le sentiment, ce faisant, de trahir les morts. L'indifférence est symbolisée par un journaliste venu à Jérusalem pour y suivre le procès d'Eichmann. Content de lui, blasé, il ne semble guère capable d'autre chaleur humaine que celle de sa sensualité.

Pierre est un des ingénieurs chargés d'amener l'eau du Jourdain jusqu'au Neguev. Sa femme, Hélène, non juive, l'a



# L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

**le Samedi 12 Mars 1966 après-Midi**

**AU MUSÉE SOCIAL, 5 RUE LAS CASES, PARIS-7\* (Métro : Solférino)**

**Samedi 12 mars 1966 :**

A 15 heures : Assemblée générale, Musée Social (salle Paul-Delombre), 5, rue Las Cases, Paris (7\*) (métro : Solférino).

A 18 h 30 : Cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15 angle Champs-Élysées - avenue de Friedland. L'Association des « Résistants de 1940 » se joindra à l'A.D.I.R. pour cette cérémonie.

A 20 heures : Dîner à l'Association « Rhin et Danube », 33, rue Paul-Valéry, Paris (16\*) ; Prix du repas : 19 francs. Il est indispensable de s'inscrire avant le 1<sup>er</sup> mars et de régler en même temps, le prix du repas, soit à l'A.D.I.R., soit auprès des délégués.

## ÉLECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers du conseil d'Administration. Les membres sortants sont cette année : Mmes Anthonioz, Caubrière, Charpentier, Hautval, Lignerat, Souchère.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

## COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1966.

Nous leurs rappelons qu'en dehors des versements faits directement au siège de l'Association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

N.B. — Les camarades ayant réglé leur cotisation avant réception de notre mandat sont priées de nous excuser de cet envoi et de le considérer comme nul.

épousé par amour et l'a suivi en Israël. Elle enseigne le français dans un collège de Tel Aviv. Le ménage paraît jouir d'un niveau de vie assez élevé.

Pourtant, en les voyant vivre on sent tout de suite que quelque chose ne va pas, et l'atmosphère s'alourdit encore quand le frère d'Hélène arrive, escortant le journaliste qui, nous l'apprenons bientôt, a été l'amant d'Hélène il y a dix ans. Pierre est jaloux, mais ce n'est pas le seul motif de son trouble. Il ne se détend qu'en compagnie de sa secrétaire, qui, comme lui, est passée par Auschwitz mais qui, si elle a été « choquée » elle aussi, n'est pas tourmentée. Pas d'hésitations chez elle : si le destin leur a permis de survivre, c'est pour qu'ils témoignent. Mais Pierre monte, à cet égard, une curieuse réticence.

Sa femme l'observe ; triste et un peu amère de voir que son amour n'est pas assez fort pour lui venir en aide. Elle-même est assaillie par les souvenirs depuis l'arrivée de son ancien amant, non guéri de la blessure qu'en le quittant elle a infligée à son amour-propre et qui fait son métier de reporter sans beaucoup de tact. Parallèlement naît et se développe une idylle entre le frère d'Hélène et une jeune soldate née en Israël, une *sabra*. Le procès d'Eichmann forme le filigrane de toute cette histoire et, pendant que d'admirables vues défilent sous nos yeux, on ne peut échapper à la voix des témoins qui racontent les uns après les autres leur martyre et celui des leurs. Loin d'affaiblir leur récit, leur débit monotone en souligne l'atrocité, et la vue d'Eichmann dans sa cage de verre à l'épreuve des balles, figé comme un insecte venimeux réduit à l'impuissance (les tics nerveux de sa bouche font penser à des mandibules), renforce encore l'aspect démentiel de la tragédie que le procès fait revivre.

C'est une épreuve qui met les nerfs de Pierre à vif. Pour sa génération, ce procès ne résout rien, ne rachète rien. Rien ne peut effacer les six millions de morts et l'indifférence du monde. Qu'ont fait les non combattants pendant cet holocauste ? Quelle grande voix s'est élevée pour crier son horreur ?

Heureusement pour le spectateur, de nombreux moments de détente, habilement dosés, équilibrent le film. La jeune *sabra* fait visiter Israël au frère d'Hélène et nous montre, par la même occasion, les beautés et les magnifiques réalisations de ce petit pays : la ville moderne de Tel Aviv, son université, ses jardins, ses plages, Jérusalem et ses environs, l'aqueduc romain de Césarée, les arbres, plantés et soignés avec amour, qui ont transformé le paysage. Tout comme la nature, inlassablement, fait repousser l'herbe et jaillir les bourgeons, les étudiants qui dansent et les jeux auxquels se livrent nos deux amoureux figurent la vie, la vie qui reprend toujours, malgré tout. Et, tandis que Pierre, après une émouvante explication avec sa femme, se délivre enfin devant le tribunal de son tourment secret, l'histoire se termine, sur une vision d'espoir : deux jeunes corps s'étreignant sur la plage de Césarée dans un jaillissement de lumière et d'eau.

Ce film mérite d'être vu, et d'abord par nous, qu'il touchera directement. D'autres feront-ils l'effort de le comprendre, et d'ailleurs une expérience de cette nature est-elle vraiment communicable à ces indifférents que l'on voudrait justement atteindre ? Une œuvre à la fois courageuse et pudique comme celle-là est pourtant de celles qui devraient retenir leur attention, car le problème posé, en fin de compte est aussi humain que racial. Comme tous les problèmes humains, d'ailleurs, il est destiné à disparaître ou à prendre une autre forme. On en voit déjà un autre poindre à l'horizon, c'est celui de la génération montante, qui n'a pas connu la guerre, qui n'a pas connu les camps, et qui veut vivre sans que ces ombres viennent perpétuellement obscurcir son bonheur.

J. R.

## IN MEMORIAM

Nous prions Mlle François de bien vouloir nous excuser de remettre au prochain numéro de *Voix et Visages*, la place nous manquant, son hommage à la mémoire de Sœur Anne-Elisabeth.

## CARNET FAMILIAL

### MARIAGE

Liliane Scheibel, fille de notre camarade Mme Scheibel, a épousé M. Jean-Claude Klein. Illkirch, 8 janvier 1966.

### DÉCÈS

Notre camarade Sœur Anne-Elisabeth est décédée. Jouy-au-Arches, le 27 novembre 1965.

Notre camarade, le Dr Emond a perdu sa mère. Vendôme, le 10 janvier 1966.

Notre camarade, Mme Herrel est décédée. Wissembourg, le 27 janvier 1966.

Notre camarade Mme Fourcault de Pavant a perdu son mari. Magagnosc, juillet 1965.

Notre camarade, M<sup>lle</sup> Marquet a perdu sa mère. Paris, le 14 décembre 1965.

Le chanoine Carloti, président de la Fédération des Amicales de Réseaux de renseignements et d'évasion de la France combattante, est décédé le 19 janvier. L'A.D.I.R. était présente à ses obsèques. (Nous parlerons de sa vie et de son action dans notre prochain numéro.)

## A. D. I. R.

**241, Boulevard Saint-Germain**

**PARIS-VII**

**Métro : Chambre des députés**

**Autobus : 63-84-94**

Cotisations adhérentes : 5 NF min.

**C.C.P. Paris 5266.06**

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz

Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris